

Les adaptations italiennes abondent en excentricités fantaisistes ou bouffonnes; pourtant, c'est la ville de Linz, c'est Vienne, la jolie capitale de l'Autriche, qui ont vu pousser le plus loin l'audace et l'ingéniosité werthériennes.

Nicolaï, l'auteur honnête et un peu bourgeois que Jansen a fait connaître en France par la traduction de son livre : *Recherches historiques sur l'usage des perruques*, a recueilli au passage et consigné dans un des douze volumes de sa *Relation d'un voyage en Allemagne et en Suisse pendant l'année 1781* des renseignements relatifs à un ballet de *Werther* qu'il vit représenter.

La folie des spectacles était poussée si loin dans la petite résidence des bords du Danube que deux troupes d'acteurs suffisaient à peine à l'empressement de la population. Voir les Alpes de Salzbourg et de la Styrie le matin, jouir, le jour durant, des points de vue sur le fleuve ou s'égarer dans la « Vallée enchantée », il y avait là de quoi remplir de longues heures. Celles du soir toutefois restaient libres. L'impresario Henri Buller commençait à sept heures les pièces de genres divers dont il avait le monopole; mais, dès cinq heures, on pouvait assister aux amusants exercices du « Théâtre d'été », qui devenait ainsi, lorsqu'il plaisait aux habitués, le péristyle où l'on passait pour prendre un avant-goût des plaisirs plus sérieux du drame ou de la tragédie. « Pourvu qu'on les rassasie avec le *Panem et circenses*, ils sont contents », observe Nicolaï.

Quant au ballet de *Werther*, le scénario n'en a point survécu. Il nous reste l'annonce. Elle ne manque pas de saveur. Après avoir promis un nouveau divertissement en deux actes, la feuille-reclame continue :

Suivra ensuite :

Le nouveau, grand, tragique

« BALLET »

en trois actes

de M. Schmalögger.

La musique composée spécialement pour la circonstance
est de M. le chef d'orchestre Teller.

Le ballet s'appelle :

LE JEUNE WERTHER

PERSONNAGES :

| | |
|------------------------------------|------------------------------|
| Albert, époux de Lotte | M. Horchelt. |
| Lotte | M ^{me} Schmalögger. |
| Werther | M. Schmalögger. |
| Wilhelm | M. Rosler. |
| Le père de Lotte | M. Perchtold. |
| Le domestique de Werther | M. Scheibl. |
| L'ombre de Werther | M. Lorang. |

L'action commence dans le jardin d'Albert et s'achève, après minuit, dans la chambre d'Albert.

Comme une page ne saurait contenir l'énumération des pantomimes, des événements et des figurations à intervenir, on a imprimé tout cela en un petit livret qui se vend à la caisse et chez le directeur pour dix kreutzer.

Nicolaï ne nous a pas conservé la notice. Ne l'avait-il pas achetée, malgré l'alléchante invitation? Elle aurait certainement remplacé avec avantage une ou deux digressions oiseuses de son itinéraire en douze tomes. N'eût-il pas été curieux d'apprendre de quelle façon s'engageait, dans le *Werther dansant*, l'intrigue au milieu des bosquets du jardin d'Albert. Lotte valsa-t-elle avec son ami, entourée d'autres couples roulant les uns autour des autres comme des sphères célestes (1)? Un orage troublait-il ces ébats imprudents? Quel rôle jouait le coup de foudre? Le fantôme de Werther venait-il après minuit dans la chambre d'Albert pour murmurer à l'oreille de Lotte un sentimental :

Adieu, adieu! remember me!

Adieu, adieu! souviens-toi de moi!

ou bien conviait-il sa gentille partenaire à passer, elle aussi, de l'autre côté du rideau pour le suivre (2), s'offrant à l'étourdir au moment décisif, en esquissant une Allemande ou un pas de menuet? Qui, de Werther ou d'Albert, était le vainqueur en

amour?... Autant de questions dont nous sommes condamnés à n'obtenir jamais la réponse, grâce à la négligence de l'auteur des *Joies du jeune Werther*, de ce même Nicolaï, que nous retrouverons plus tard dans une satire aristophanesque où il est nommé, sans le moindre respect pour ses titres et dignités officielles, tout simplement « Orang-Outang ».

(A suivre.)

AMÉDÉE BOUTAREL.

PETITES NOTES SANS PORTÉE

LXXX

POURQUOI L'INFLUENCE WAGNÉRIENNE A-T-ELLE BAISSÉ?

A M. Georges Servières.

Richard Wagner a dit : « La musique est femme »; il devait donc s'attendre aux caprices de l'avenir...

Oui, la musique est femme, « elle est *amour*, et son unique rôle est d'aimer, de s'abandonner sans réserve à celui qu'elle a choisi. La femme n'acquiert le plein développement de son être qu'au moment même où elle se donne : comme la Nymphé des eaux, errante dans le silence des forêts, elle n'a d'âme que du jour où elle est aimée... Elle doit se sacrifier, c'est sa loi, son destin : celle-là n'aime point dont l'amour ne saurait aller jusqu'au sacrifice... » Telle fut l'autoritaire et voluptueuse poétique du poète-musicien de *Tristan* : son Isolde expirante aspire à s'évader dans le libre néant du rêve ; mais, ici-bas, les lois de la vie ne sont pas moins despotiques que les ambitions du génie : la musique est femme, — comme la fortune ; et nul dieu ne peut l'empêcher de réagir, tôt ou tard, contre le bras tout-puissant qui longtemps l'a tenue captive. La féminine musique a l'avantage de survivre aux plus vaillants musiciens.

La musique vagabonde n'est pas une Ondine timide qu'on peut se flatter de contraindre éternellement. Aucune geôle ne semblerait assez dorée pour la retenir. Le maître mort, le génie défunt, elle reprend son vol à tire-d'aile. Dans le temps et l'espace, elle n'a pour limites que l'Infini profond comme l'énigme de son âme de femme. La musique, comme l'avenir, n'est à personne... Et les métamorphoses de son évolution ne prendront fin qu'avec la lumière du monde.

De là les influences qui s'allument et les influences qui s'éteignent, les étoiles fraîches qui montent vers le zénith et les soleils fatigués qui retombent radieux vers les eaux ; de là, dans l'humanité lentement éblouie, tant d'opinions fugitives, contradictoires et changeantes ! Chacune de ces nuances d'espoir ou d'amertume se comprend mieux à l'automne, avec les jours abrégés qui vont faire revenir parmi nous la chère exilée, la musique ! L'automne est de bon conseil...

Nous venons d'analyser, ici même (1), les heureuses vicissitudes du génie français jugé par les Allemands ; nous avons suivi l'émigration de ce génie incarné dans la romantique personne de Berlioz, sa lutte pour la vie éternelle, les combats de son art, aussitôt mieux compris au delà du Rhin, malgré les suspicions des classiques, l'Allemagne s'éprenant d'abord de cette étrange poésie fille de Faust et d'Hélène, Berlioz obtenant là-bas la couronne d'or que ses compatriotes poseront longtemps après sur son front pâle... et le jeune génie germanique des *Davidsbündlertänze* écrivant à Dorn : « Le *Davidsbund* n'est autre chose qu'une confrérie d'esprits romantiques, comme vous l'avez déjà remarqué. Mozart était tout aussi bien un *Davidsbündler*, en son temps, que l'est aujourd'hui Berlioz, que vous l'êtes vous-même, et sans qu'il soit besoin pour cela de diplôme ! » L'Allemagne de 1840 s'intéressait d'instinct au romantisme français : symphonies de Berlioz ou morceaux d'Alkan, — ce qui venait d'ici l'intriguait.

La réciproque s'est montrée vraie, bien que légèrement retardataire et boiteuse : dans un livre qui, dès l'abord, apparaît comme un beau livre, à le juger par le bel accueil que n'ont point manqué de lui faire les écrivains sous forme d'emprunts anonymes, — notre confrère savant, M. Georges Servières, nous a jadis raconté *Richard Wagner jugé en France*, les difficultés du Wagnérisme à s'introduire, à s'acclimater parmi nous, dans ce public, intelligent mais frivole, dont le génie allemand rêvait la conquête, en le définissant, pour le gagner, le plus « intuitif » de tous les publics...

Richard Wagner jugé en France ! C'est-à-dire les heures d'ignorance et les heures d'épreuve, les méprises premières autant qu'inévitables auxquelles cette forme si neuve, enveloppée de cette ridicule papillote : *Musique de l'Avenir*, devait nécessairement donner l'éveil. Et quel roman

(1) *Werther*, première partie, lettre du 16 juin.

(2) *Werther*, deuxième partie, lettre du 17 décembre. « Lever le rideau et passer derrière... voilà tout ! Pourquoi frémir, pourquoi hésiter... est-ce parce que l'on n'en revient point ?... ».

(1) Cf. le *Méneestrel* des 6, 13, 20 et 27 septembre et du 4 octobre 1903.

comparable à cette situation d'un grand peuple en face d'un grand homme ? Quel roman, depuis le premier séjour de Wagner dans la capitale de la France et du monde jusqu'à la chute violente de *Tannhäuser* au Grand Opéra de Paris, depuis ces jours amers et lointains jusqu'à l'apothéose tardive, hyperbolique ! En 1860, les auditeurs des trois concerts wagnériens de la Salle Ventadour hésitent et se partagent ; l'année suivante, les abonnés de l'Opéra sifflent et ricanent ; et notre Berlioz s'empporte comme l'Alceste gaulois, en présence de cet *Orlando* germanique au ton fier ; ensuite, les concerts populaires et dominicaux du brave Padeloup risquent de jour en jour des fragments wagnériens : mais la guerre se déclare ... et le « spectre wagnérien » s'agite entre les mains des patriotes !

En résumé, conclut l'auteur de *Richard Wagner jugé en France*, il y a eu trois grandes périodes dans la propagation parmi nous de l'art wagnérien : d'abord, avant 1870, des discussions, mais des sympathies ; ensuite, une phase de réaction contre le Germain, l'envahisseur ; enfin, l'éducation de la foule s'est faite et, malgré les troubles, la renommée wagnérienne s'étend : après la période superficielle et la période patriotique, c'est l'heure enthousiaste. L'engouement propre aux Français rompt ses digues : être wagnérien, c'est l'honneur et la joie suprêmes !

Wagner passe au répertoire...

Mais le livre de M. Servières s'arrête à 1887 : il ne va même pas jusque-là ; le présent qu'il note est, depuis longtemps déjà, du passé... Telles sont les lois de l'histoire et les destins de la vie : après 1887, — où *Lohengrin* éphémère rayonne à l'Éden et s'en retourne une fois de plus vers Montsalvat, — le crescendo prévu monte, grossit, s'étale et déferle encore, avec la sereine majesté d'une marée montante, quitte à laisser pressentir déjà les symptômes avant-coureurs et légèrement affaiblis d'un decrescendo non moins fatal ; et la gloire de Richard Wagner imite, parmi nous, l'allure ascensionnelle, puis décroissante, toujours majestueusement, de ses Préludes... Le fleuve se répand comme un Nil nouveau, fertilisant et béni ; la crue devient menaçante et bienfaisante à la fois ; mais le niveau des sonorités ne pourrait, sans lassitude pour l'oreille, éternellement se maintenir, et les acclamations ralenties mettent la sourdine... Enfin, tel admirateur loyal, mais spirituel, de Wagner, qui définit joliment notre Opéra contemporain « la chapelle expiatoire du Wagnérisme », a déjà deviné le temps où le bon ton du dernier genre sera de paraître ou même de se dire *antiwagnérien* !

Que dis-je ? Ce temps est venu ! Cette période nouvelle de l'inévitable évolution n'est plus une espérance pour les uns, une appréhension pour les autres : elle devient un fait. Le wagnérien, dont nous citons la boutade et la prophétie, est de ces âmes sérieuses qui savent admirer le Wotan de l'art musical avec assez d'indépendance pour chercher — et trouver — d'autres voies que le chemin de Bayreuth. Et l'heure paraît venue où les fils libérés se trouveront en présence de leur divin père, où Siegfried juvénile brisera de son épée la lance de Wotan... C'est la loi du monde ! Une *Enquête* récente, entreprise à propos par le *Mercur* de France, au sujet de *l'Influence allemande contemporaine* sur toutes les catégories de la pensée, accuse, avant tout, « nos tentatives actuelles d'émancipation ». La musique française s'aperçoit, enfin, qu'elle parle allemand depuis trop d'années : un vent d'est a soufflé sur elle. Berlioz, puis Wagner lui ont appris l'éloquence passionnée qui lui manquait : mais est-ce une raison suffisante pour sacrifier l'un à l'autre ? Entre l'Allemagne philosophe et l'Italie « vériste », un art est possible. La France veut se ressaisir.

C'est la poétique revanche de la Vie, après la resplendissante tyrannie du Rêve.

Les uns chantent les beautés du travail ou les audaces de l'amour libre, et couronnent les muses laborieuses ; ceux-ci méditent de faire pénétrer le Beau, sans déchet, dans la foule ; ceux-là se penchent vers la terre nourricière et contemplant les moissons futures... Essentiellement germanique, le Wagner de *Tristan*, de *Parsifal* et des *Nibelungen* est trop légendaire pour demeurer leur idéal. Ils admirent sa pompe et désertent son temple. Ce sont les *Naturistes*.

D'autres chérissent toujours l'irréel et l'encens vapoureux du songe ; mais ils invoquent moins volontiers, dans leurs libres oraisons, le Wagner sonore que ce Whistler silencieux, qui fut le Mallarmé de la peinture : pour leurs sens plus que subtils, accoutumés aux murmures symphoniques des *Nocturnes*, l'orchestre wagnérien parle trop haut ; le mystère est-il encore le mystère quand il crie trop fort ? Ces raffinés refusent, dorénavant, de hurler avec les loups de la Forêt Noire. Wagner est, à leurs yeux, un prêtre sensuel au culte trop voyant ; ils admirent le temple, mais en redoutent l'éclat. Ce sont les *Impressionnistes* de la musique.

Et tous, impressionnistes ou naturistes, novateurs ou traditionnaires, amants de la Vie ou parents du Songe, tous, en face de la magnificence,

se déclarent pour « l'intimité ». La musique française veut avoir son « Salon d'automne » : à ce propos, *l'Étranger* prochain tranchera noblement sur les splendeurs récentes de *Fervaal*... De toutes parts, ici, la tendance non-wagnérienne se révèle, soit contre les féeries trop germaniques des sujets, soit contre l'inimitable et désespérante et trop radieuse ampleur de l'orchestration ! L'oreille surmenée demande un peu d'ombre... Les classiques font chorus avec les décadents, les artistes avec les critiques, les jeunes avocats de *Pelléas* avec les vieux amis de Mozart pour se défier, à l'avenir, du Klingsor ensorcelant des sonorités ; tous renouvellent contre les éclairs du génie les invectives de Nietzsche et les palinodies du *Cas Wagner* : si bien qu'il faudra prochainement, comme nous l'avons déjà suggéré dans ces notes rapides, reprendre, encore une fois, la défense de Wagner ; exalter de nouveau, contre ses obscurs blasphémateurs, cet « océan de volupté » sans égal où le soleil couchant descendait si beau que nous l'avons salué « comme une aurore »...

Telles furent nos impressions du 1^{er} octobre, en observant, à Versailles, le soleil nuageux se refléter dans l'eau glauque, à travers les jardins muets du Grand-Roi. Là-bas, à Berlin, le même jour d'automne, un premier monument s'élevait à la gloire du maître allemand. Depuis Lulli, depuis Rameau, depuis la guerre des Bouffons, depuis Gluck et Piccini, son rival, les querelles de musiciens sont amusantes et fécondes ; mais le génie les domine :

Richard Wagner, grand homme et peu wagnérien,

plane, lumineux, au-dessus de ses détracteurs, qui furent souvent ses plagiaires... Et la musique est femme : plus que jamais, elle adore son maître depuis qu'elle a repris sa liberté.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

De notre correspondant de Belgique (8 octobre). — La nouvelle troupe de la Monnaie a passé à peu près tout entière maintenant sous les yeux du public. Il ne nous restait plus à entendre, avant cette semaine, que M^{me} Bréjean-Silver et M^{me} Simony. La première a paru ce soir même, et je n'ai que juste le temps de vous dire, avant que le courrier ne parte, qu'elle a remporté tout de suite un très grand succès. On avait repris pour elle la délicieuse *Manon*, où tant d'aimables et touchantes cantatrices se montrèrent ici ; et elle y a été, tour à tour, charmante par la grâce de son talent, et émouvante par l'émotion communicative et juste de son interprétation. M. Delmas lui a donné la réplique de sa plus jolie voix, et l'ensemble de l'exécution, très soignée et bien mise au point, a été excellent. L'autre nouvelle venue, M^{me} Simony, était une vraie débutante, n'ayant jamais mis les pieds sur les planches et connue seulement par ses succès dans les salons de la bourgeoisie bruxelloise, à laquelle elle appartient. M^{me} Simony fera une exquise chanteuse légère ; elle est mignonne, comme sa voix, et vocalise avec une souplesse adroite et exercée. Elle a été tout à fait gentille dans *les Noces de Jeannette* ; et il est à présumer qu'elle ne le sera pas moins dans *Lakmé*, que le départ subit de M^{me} Mérey va lui permettre de chanter cette semaine, et dans le *Tableau parlant* de Grétry, que la Monnaie va exhumer bientôt. Ce *Tableau parlant* sera une des menues choses inscrites au programme de la direction, à côté d'autres, plus importantes, dont le jour approche. L'arrivée de M^{me} Bréjean-Silver va permettre de hâter les répétitions de la *Sapho* de Massenet, qui alternera avec le *Roi Arthur* de Chausson. Et nous allons avoir, en attendant, des reprises très prochaines du *Tannhäuser*, avec M^{lle} Rolland dans le rôle de Vénus, et de *Samson et Dalila*, avec M^{lle} Gerville-Réache.

Le jugement du grand concours biennal de composition musicale (prix de Rome) a eu lieu hier, au Palais des Académies, après une lutte très vive et très intéressante entre les cinq concurrents, MM. Monlaert, Albert Dupuis, Delune, Criel et Ch. Radoux. Le sujet imposé était, comme je vous l'ai déjà dit, une légende dramatique, la *Chanson d'Halewyn*, inspirée par une célèbre chanson flamande du XV^e siècle : quatre concurrents avaient choisi le poème français de M. Lucien Solvay : un seul, M. Criel, d'Anvers, avait choisi le texte flamand de M. Raphaël Verhulst. Les grands « favoris » étaient M. Albert Dupuis, l'auteur applaudi de *Jean-Michel*, représenté l'an dernier à la Monnaie, et M. Delune, connu pour maintes compositions remarquables et qui avait obtenu déjà, au précédent concours, un brillant second prix. C'est M. Dupuis qui l'a emporté. Le jury, composé de MM. Tinel, Blockx, Mathieu, Léon Dubois, Sylvain Dupuis, Van den Eeden et Huberti, lui a accordé le premier grand prix à l'unanimité, fait presque unique dans les annales du prix de Rome. Sa partition, plus théâtrale que lyrique, et vraiment dramatique, est d'une inspiration sinon fort originale, du moins abondante et facile, et pleine de jeunesse et de mouvement. La partition de M. Delune a paru un peu lente ; mais elle se distingue par des mérites hors ligne : un grand sentiment musical et pittoresque, une poésie et une forme exquises. Le règlement n'admettant pas le partage du premier prix, le jury n'a pu accorder à M. Delune qu'un rappel, à l'unanimité, de son précédent second prix. Un second